

Et c'est ainsi que...

Vers la fin de la journée commença à se répandre la nouvelle selon laquelle la directrice, revenue à elle, était sortie à grands pas de l'école, le visage blême et la bouche crispée.

Le lendemain matin, elle ne parut pas à l'école. À l'heure du déjeuner, M. Trilby, le directeur adjoint, téléphona chez elle pour s'enquérir de sa santé. Personne ne répondit.

Une fois l'école finie, M. Trilby décida de pousser plus loin son enquête et se rendit à pied à la maison où habitait Mlle Legourdin en lisière du village.

C'était une gracieuse demeure de brique de style géorgien connue sous le nom de *La Maison rouge*, enfouie dans un bois derrière une hauteur.

Il sonna à la porte. Pas de réponse.

Il frappa avec énergie. Pas de réponse.

Il appela :

– Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse.

Il tourna la poignée et constata avec surprise que la porte n'était pas fermée. Il entra.

Un profond silence régnait dans la maison. Il n'y avait personne mais tout le mobilier était en place.

M. Trilby monta jusqu'à la grande chambre de maître. Tout lui parut normal jusqu'à ce qu'il prît l'initiative d'ouvrir les tiroirs et de fouiller les armoires. Il n'y avait plus trace de vêtements, de linge ou de souliers. Tout avait disparu.

« Elle est partie », se dit-il, et il alla prévenir les administrateurs de l'école que la directrice s'était apparemment volatilisée.

Le matin suivant, Mlle Candy reçut une lettre recommandée venant d'un cabinet d'avoués local et l'informant que les dernières volontés et le testament de feu son père, le docteur Candy, avaient soudain et mystérieusement réapparu. Ce document lui apprit que, depuis la mort de son père, Mlle Candy avait été en réalité la véritable propriétaire d'une maison appelée *La Maison rouge*, occupée jusqu'à une date récente par une Agatha Legourdin. Le testament lui révéla également qu'elle héritait du capital économisé par son père et qui, par bonheur, se trouvait toujours en sûreté à la banque. La lettre de l'avoué ajoutait que si Mlle Candy voulait bien appeler son bureau le plus tôt possible, la propriété et l'argent seraient transférés à son nom dans les plus brefs délais.

Mlle Candy suivit les instructions données et, quinze jours plus tard, elle emménageait dans *La Maison rouge*, le lieu même où elle avait passé toute son

enfance et où les meubles et les tableaux de famille étaient toujours en place. À dater de ce jour-là, Matilda devint une visiteuse toujours bien accueillie de *La Maison rouge* chaque soir après la classe, et une étroite amitié lia bientôt la petite fille et sa maîtresse.

À l'école également allaient intervenir de grands changements. Dès qu'il fut bien clair que Mlle Legourdin avait définitivement disparu de la scène, l'excellent M. Trilby fut nommé à sa place directeur de l'établissement. Et, peu après, Matilda fut reçue dans la classe des grands où Mlle Basquet put rapidement constater que cette stupéfiante enfant était en tout point aussi brillante élève que le lui avait assuré Mlle Candy.

Un soir, quelques semaines plus tard, Matilda prenait le thé avec Mlle Candy dans la cuisine de *La Maison rouge*, après l'école selon leur habitude, quand Matilda déclara soudain :

- Il m'arrive une chose étrange, mademoiselle Candy.
- Quoi donc, Matilda ?
- Ce matin, simplement pour m'amuser, j'ai essayé de déplacer quelque chose avec mes yeux et je n'y suis pas arrivée. Rien n'a bougé. Je n'ai même pas senti cette chaleur qui m'envahissait les autres fois. Mon pouvoir a disparu. Je crois que je l'ai complètement perdu.

Mlle Candy beurra avec soin une tranche de pain bis et étala dessus un peu de confiture de fraises.

- Je m'y attendais un peu, dit-elle.
- Vraiment ? Pourquoi ? demanda Matilda.



– Eh bien, dit Mlle Candy, ce n'est qu'une supposition, mais voilà ce que je pense. Quand tu étais dans ma classe, tu n'avais rien à faire, aucun but à viser réclamant un effort de ta part. Ton cerveau spécialement développé devenait malade de frustration. Il bouillonnait follement dans ton crâne. Une formidable énergie s'y emmagasinait sans aucune voie de sortie et, d'une façon ou d'une autre, tu as réussi à expulser cette énergie en la projetant par tes yeux et en faisant bouger des objets. Mais, aujourd'hui, c'est tout différent. Tu es dans la grande classe avec des enfants qui ont plus du double de ton âge, et toute cette énergie mentale, tu la consumes en étudiant. Pour la première fois, ton cerveau doit s'employer à fond pour se

maintenir au niveau des autres et c'est parfait. Remarque, ce n'est jamais qu'une théorie, et elle est peut-être stupide, mais je ne crois pas être très loin de la vérité.

– Je suis contente que ce soit arrivé, dit Matilda. Je n'aurais pas voulu continuer à vivre avec ces histoires de miracles.

– Tu en as assez fait, dit Mlle Candy. J'ai bien du mal à me rendre compte de tout ce que tu as fait pour moi.

Matilda, perchée sur un haut tabouret devant la table de la cuisine, savourait sans hâte sa tartine. Elle aimait tant ces fins d'après-midi en compagnie de Mlle Candy ! Elle se sentait parfaitement à l'aise avec elle et toutes deux se parlaient à peu près comme des égales.

– Saviez-vous, demanda brusquement Matilda, que le cœur d'une souris bat à 650 pulsations par minute ?

– Non, je ne le savais pas, dit Mlle Candy, en souriant. Où as-tu lu ça ? C'est fascinant.

– Dans un livre de la bibliothèque, dit Matilda. Autrement dit, il bat si vite qu'on ne peut même pas entendre les battements. Ça doit donner l'impression d'un bourdonnement.

– Certainement.

– Et, d'après vous, à quelle vitesse bat le cœur d'un hérisson ? demanda Matilda.

– Dis-le-moi donc.

– Pas aussi vite qu'une souris. Trois cents fois par minute, dit Matilda. N'empêche, vous n'auriez jamais pensé que le cœur d'un animal aussi lent battait si vite, n'est-ce pas, mademoiselle Candy ?

– Certainement pas, dit Mlle Candy, toujours souriante. Raconte-moi encore.

– Le cheval, par exemple, dit Matilda a le cœur très lent. Quarante battements par minute seulement.

« Cette enfant, pensa Mlle Candy, paraît vraiment s'intéresser à tout. Avec elle, il est impossible de s'ennuyer. C'est délicieux. »

Toutes deux s'attardèrent à bavarder dans la cuisine pendant une bonne heure puis, vers six heures, Matilda dit bonsoir à Mlle Candy et regagna la maison de ses parents qui se trouvait à moins de dix minutes à pied. Lorsqu'elle parvint au portail, elle vit garée devant une grosse Mercedes noire. Elle n'y prêta guère attention. Il y avait souvent des voitures inconnues en stationnement devant chez elle. Mais, à peine le seuil de la maison franchi, elle tomba sur un véritable capharnaüm : dans le hall d'entrée, sa mère et son père enfournaient frénétiquement des vêtements et toutes sortes d'objets dans les valises.

– Mon Dieu, qu'est-ce qui se passe ? s'écria-t-elle. Papa, qu'est-ce qui arrive ?

– On s'en va, répondit M. Verdebois sans lever le nez. On file à l'aérodrome dans une demi-heure. Alors, fais tes paquets en vitesse ! Allez, remue-toi ! Grouille !

– On part ? s'écria Matilda. Mais où ?

– En Espagne, dit le père. Le climat est bien meilleur là-bas que dans ce fichu pays.

– L'Espagne ! s'exclama Matilda. Mais je ne veux pas aller en Espagne ! J'aime être ici ; j'aime mon école.

– Fais ce qu'on te dit et ne discute pas, aboya son

père. J'ai déjà assez d'ennuis sans que tu viennes me casser les pieds !

– Mais, papa...

– Ferme-la ! cria son père. On part dans une demi-heure ! Je veux surtout pas rater l'avion !

– Mais pour combien de temps, papa ? demanda Matilda. Quand reviendra-t-on ?

– On revient pas, dit son père. Maintenant, du vent ! Je suis occupé.



Matilda lui tourna le dos et ressortit sur le perron. Dès qu'elle fut dans la rue, elle se mit à courir. Elle fila droit jusqu'à la maison de Mlle Candy qu'elle atteignit en moins de quatre minutes. À toutes jambes, elle remonta l'allée et vit soudain Mlle Candy dans le jardin au milieu d'un massif de rosiers, qui s'affairait avec un sécateur. Mlle Candy, qui avait entendu les pas précipités de Matilda sur le gravier, se redressa et sortit du massif tandis que l'enfant s'élançait vers elle.

– Mon Dieu, mon Dieu ! dit-elle. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Matilda se tenait devant elle, hors d'haleine, son petit visage empourpré par la course.

– Ils s'en vont ! cria-t-elle. Ils sont tous devenus fous, ils font leurs valises et ils partent pour l'Espagne dans une demi-heure !

– Qui ? demanda calmement Mlle Candy.

– Maman, papa et mon frère Michael, et ils disent que je dois partir avec eux !

– Tu veux dire en vacances ? demanda Mlle Candy.

– Pour toujours ! s'écria Matilda. Papa dit qu'on ne reviendra jamais !

Il y eut un court silence, puis Mlle Candy déclara :

– Entre nous, ça ne m'étonne pas tellement.

– Vous voulez dire que vous saviez qu'ils s'en iraient ? s'exclama Matilda. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

– Non, ma chérie, répondit Mlle Candy. Je ne savais pas qu'ils allaient partir, mais la nouvelle ne me surprend pas.



– Pourquoi ? cria Matilda. Je vous en prie ; dites-moi pourquoi.

Elle était encore essoufflée et sous le choc de la surprise.

– Parce que ton père, expliqua Mlle Candy, est associé à une bande d'escrocs. Tout le monde le sait dans le village. En fait, je crois qu'il est receleur de voitures volées venant des quatre coins du pays. Il est compromis jusqu'au cou.

Matilda la considéra bouche bée.

Mlle Candy poursuivit :

– Les gens amenaient des voitures volées à l'atelier de ton père qui changeait les plaques, peignait les carrosseries d'une autre couleur. Et, maintenant, on l'a sûrement prévenu qu'il avait la police aux trousses et il fait ce que font tous les escrocs, il file dans un pays où on ne peut pas le rattraper. Il a dû envoyer là-bas depuis des années de l'argent qui sera à sa disposition dès son arrivée.

Toutes deux se tenaient sur la pelouse devant la maison de brique rouge avec son toit de vieilles tuiles et ses hautes cheminées. Mlle Candy avait toujours son sécateur à la main. C'était une chaude soirée aux reflets cuivrés ; un merle chantait quelque part dans le jardin.

– Je ne veux pas aller avec eux ! s'écria brusquement Matilda. Non, je n'irai pas avec eux !

– J'ai peur que tu y sois obligée, dit Mlle Candy.

– Je veux vivre ici avec vous, cria Matilda. Je vous en prie, gardez-moi près de vous !

– Je ne demande pas mieux, mais je crains que ce ne soit impossible. Tu ne peux pas quitter tes parents simplement parce que tu en as envie. Ils ont le droit de t’emmener avec eux.

– Mais s’ils étaient d’accord ? s’écria Matilda d’un ton pressant. S’ils disaient oui... que je peux rester avec vous ? Alors vous me garderiez près de vous ?

– Bien sûr, dit doucement Mlle Candy. Ce serait le paradis.

– Vous savez, je crois que c’est possible ! s’écria Matilda. Sincèrement, je pense qu’ils accepteraient. Ils se fichent pas mal de moi !

– Pas si vite, dit Mlle Candy.

– Il faut faire vite, répliqua Matilda. Ils vont partir d’une minute à l’autre maintenant. Allez, venez ! s’écria-t-elle en saisissant la main de son amie. Vite, venez leur demander avec moi ! Mais dépêchons nous !

L’instant d’après, toutes deux s’élançaient le long de l’allée puis continuaient à courir sur la route, Matilda tirant en avant Mlle Candy par le poignet. Dans la campagne, puis à travers le village, elles firent une course échevelée, merveilleuse, jusqu’à la maison des parents. La grosse Mercedes noire était toujours là avec son coffre et toutes ses portières ouvertes.

M. et Mme Verdebois ainsi que leur fils Michael s’activaient autour comme des fourmis, empilant paquets et valises lorsque Matilda et Mlle Candy arrivèrent hors d’haleine.

– Papa, maman ! cria Matilda à bout de souffle. Je ne veux pas partir avec vous ! Je veux rester ici et vivre

avec Mlle Candy et elle dit que je peux si vous m'en donnez la permission ! S'il vous plaît, dites oui ! Papa, je t'en prie, dis oui ! Dis oui, maman !

Le père se retourna et dévisagea Mlle Candy.

– C'est vous l'institute qu'est venue un jour me voir, non ? dit-il.

Puis il repiqua du nez dans la voiture pour ranger les bagages.

– Celle-là, lui dit sa femme, faudra la mettre sur le siège arrière. Y a plus de place dans le coffre.

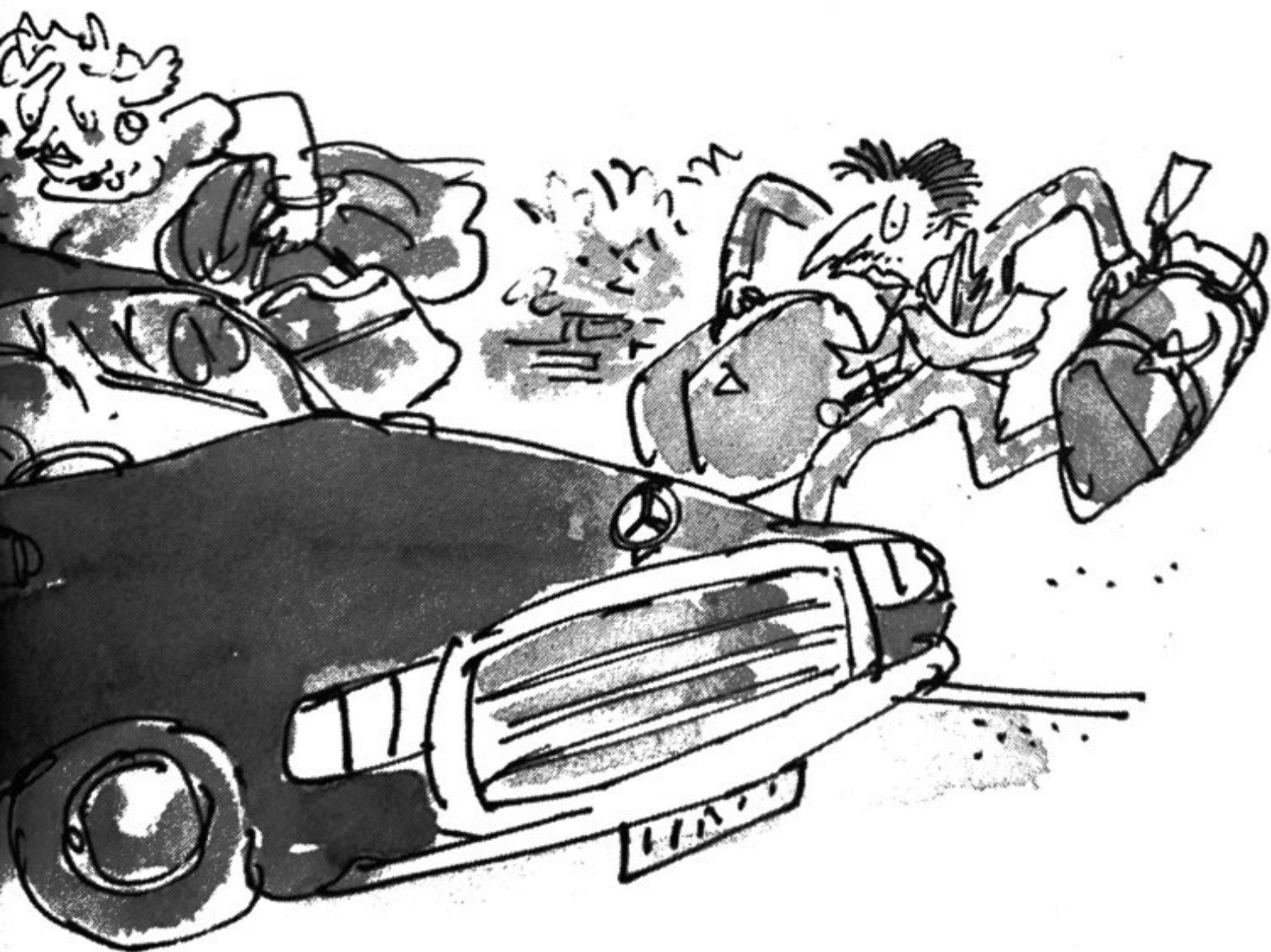
– J'aimerais tant garder Matilda, dit Mlle Candy. Je



veillerai sur elle avec tendresse, monsieur Verdebois, et je me chargerai de tous les frais. Elle ne vous coûtera pas un sou. Mais ce n'est pas mon idée, c'est celle de Matilda. Et je ne la prendrai avec moi qu'avec votre consentement.

– Allez, Henri, dit la mère, en poussant une lourde valise sur la banquette arrière. Pourquoi qu'on la laisserait pas aller si c'est ça qu'elle veut ? Ça fera toujours un souci de moins.

– Je suis pressé, dit le père. J'ai un avion à prendre, bon sang. Si elle veut rester, qu'elle reste. J'ai rien contre.



Matilda sauta dans les bras de Mlle Candy et se pelotonna contre elle. Mlle Candy lui rendit son étreinte alors que la mère, le père et le frère s'engouffraient dans la voiture qui démarra dans un long crissement de pneus. Michael fit un vague salut de la main par la lunette arrière, mais les deux autres occupants de la voiture ne se retournèrent même pas. Mlle Candy serait toujours la petite fille dans ses bras et toutes deux, sans dire un mot, regardèrent la grosse voiture noire qui prenait le virage sur les chapeaux de roues au bout de la route et disparaissait à jamais dans le lointain.

